

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## O Castaneda!

Guy Lafond

Volume 24, numéro 4 (142), juillet-août 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30324ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lafond, G. (1982). O Castaneda! *Liberté*, 24(4), 7-18.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1982

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

GUY LAFOND

## ***O Castaneda!***

*«Le système de croyances que je désirais étudier  
m'a englouti.»*

Carlos Castaneda

Désarroi! Pourtant j'ai la matière suffisante! J'ai relu les six volumes, noté les pages qui me semblaient pertinentes! J'ai inscrit en parallèle de multiples commentaires, j'en ai des pages et des pages! Dès que je m'asseois à ma table, tout s'efface, la tête se vide. À peine si je remarque que le nom de Sivananda revient souvent sur mes feuillets noircis, ce «guru» que je rencontrai lors de mon premier séjour en Inde dans les années cinquante. Qu'en faire? — Il ne s'agit pas de moi, mais de Castaneda. Je piétine. Le téléphone sonne: «Tu pourras me remettre l'article pour le jour de tombée?» Je réponds oui, mais n'en sais rien. La page est toujours blanche.

«Tombée!» Le mot persiste, me harcèle. J'ai l'habitude de ces mots qui ne lâchent plus. Même, je les nourris. Ils portent quelque part un indice. Une image s'y cache-t-elle qui servira à ce poème que j'écris? Ou désigne-t-il simplement un état de fait: j'ai perdu cette faculté qui me permettait de broder à volonté sur le premier thème venu! L'intelligence tombée? Depuis le temps que je cherche à voir autrement que par ces yeux, aurais-je réussi? Par souci d'impeccabilité, je devrais alors me pencher et nouer le lacet de ma chaussure. Je ne suis pas convaincu. Aucun papillon — et pourtant je les

sollicite — ne vient me rassurer. Je fais fausse route. L'allié est peut-être dans le mot lui-même. «Tombée! Tomber !» Et toute la scène chavire.

Je me retrouve en Inde, fin février 1979. J'entends la mer battre contre le mur de l'édifice où je loge. La chambre est nue, un lit, une chaise, une table, quelques livres. Il est dix heures, le moment de ma concentration quotidienne. Quelques postures, quelques exercices de respiration, et je m'assieds en demi-lotus sur le lit, face à la fenêtre, face au soleil. Je répète le mantra pour apporter à l'esprit la détente déjà perçue dans le corps. Je cesse toute activité, j'attends. J'en suis réduit à cette attente depuis bientôt une semaine. J'avais tracé tout un programme de méditation avant mon départ pour l'Inde: je tâcherais de nouer en un seul point de concentration les polarités extrêmes de la dichotomie être-néant, afin de taire cette tension «horizontale», et susciter au-delà de cette dualité la descente, la révélation d'une polarité nouvelle, «verticale». Peut-être ainsi accèderais-je à cette connaissance de la réalité que je cherche depuis toujours. Mais voilà, je fus déjoué dans mon aventure par la visite impromptue de Sri Aurobindo qui, suspendu dans un bleu ineffable, me fit savoir que je ne pouvais prétendre à la connaissance cherchée: «Il faut que la substance mentale soit transmuée en la couleur que tu vois pour atteindre le résultat,» me dit-il. C'était tout! Et depuis une semaine j'attends, deux heures par jour, en concentration solitaire. À peine, depuis ce temps, l'effleurement de visions aussi vite disparues. J'attends, yeux ouverts, et sans crier gare cela se produit: un pic de montagne dans un ciel uniformément bleu, une route en spirale accédant au sommet. Je gravis cette route, en compagnie d'une

jeune femme que je fréquente depuis mon arrivée en Inde, chez qui je médite chaque après-midi et qui me sert de «guru» en ce moment. Nous parvenons au point le plus élevé, nous n'apercevons aucune terre, nous sommes perdus dans le bleu. Étonné je me retourne vers ma compagne, nos yeux se rencontrent, elle me crie: «Saute!» Et sans calcul, je saute. Je tombe, ahuri. Deux secondes de peur, puis un parachute s'ouvre au-dessus de ma tête, je descends calmement.

Le même après-midi je fais part de mon expérience à cette femme qui m'accompagnait. Le commentaire est bref: «L'expérience est juste. Il faut apprendre à sauter.» Le lendemain, je saute de nouveau, cette fois un nuage m'accueille. Puis le surlendemain, le jour d'après, cela recommence et chaque fois la chute est amortie par un «obstacle». Finalement, je gravis seul la montagne, je me lance dans le vide, et surprise! je ne tombe pas. Je suis léger comme une plume, et une simple intention suffit à me diriger d'un côté ou de l'autre. Je flotte à mon gré pendant quelque temps. Et je pense: il faudrait redescendre. Je traverse le bleu, me revoilà assis sur mon lit.

De retour au Québec, en mai, je raconte mes prouesses à un vieil ami. J'aime partager avec lui mes visions. Sa curiosité insatiable m'éperonne et m'oblige à dégager de ces phénomènes une compréhension approfondie. Cette fois, il n'a qu'un mot: «Lis *Histoires de pouvoir* de Castaneda, tu y retrouveras ton expérience.» Je suis réticent. Il y a quelques années on m'avait proposé de lire un livre sur les drogues, *La Petite fumée*, du même auteur. Or je n'ai jamais découvert ni dans de tels livres, ni dans mes conversations avec les habitués des drogues, de connaissances

que la méditation ne m'ait, et de façon plus explicite, communiquées. J'avais refusé, un peu hautainement, de lire le livre. Mon hésitation cette fois est de courte durée. Une phrase de Sri Aurobindo me revient en tête: «N'y pensez pas avant, n'y pensez pas après, faites-le.» Ainsi je plongeai, tête baissée, dans la lecture d'abord de *Histoires de pouvoir*, puis de toute l'œuvre, fasciné dès la première ligne.

Certes, on se lit toujours soi-même. Pour ou contre. Mais une certaine distance permet d'entretenir avec le livre un dialogue où la conscience de soi converse avec la part d'inconnu, d'imaginaire, semble-t-il, que le livre dévoile. Ou encore, on cherche une affirmation, une consolidation de son propre imaginaire, de ses attitudes intimes, pour resserrer ou relâcher, selon le cas, l'étau des convictions, latentes ou patentes, qui enserre l'univers dans son mode de perception particulier. Un livre est objet de conversation ou de conversion. Son succès dépend, chaque fois et pour chacun, de l'intensité du projet que la marge entre le lecteur et le livre inscrit. A moins, évidemment, de lire en esthète! Ce qui est impossible. L'esthétique est polarisé par l'éthique. Comme l'imaginaire, d'autre part, est un réel auquel l'on n'a pas directement accès par le ou les sens communs, on peut affirmer que nul ne sort indemne de la lecture d'un livre. Il y a choc. Et ce choc permet d'en discuter.

Que faire alors d'un livre où l'identification est quasi totale et annule ce choc? Je suis Castaneda, ce sont mes expériences que je retrouve dans ses livres, c'est mon cheminement qu'il relate pas à pas, je lis mon propre journal. Il suffit simplement de légers déplacements: remplacer le Mexique par l'Inde, changer le nom des personnages, établir parfois une

chronologie différente. Il suffit de transposer certaines expériences selon mes affinités. (Chacun perçoit «l'autre monde» par les sens les plus aiguisés chez lui; donc, une même expérience peut être saisie par des personnes différentes soit auditivement, soit visuellement, etc. Les quinze années d'enseignement du yoga m'ont aidé à déceler les équivalences entre les formes diverses de perception.) Il suffit d'impersonnaliser certaines rencontres mystérieuses. (Ici, encore, il faut savoir que le même phénomène est perçu de façon impersonnelle comme dynamisme, lumière, etc., ou de façon individualisée comme divinité, gardien du seuil, etc., selon le regard.) Et au bout de deux pages, le tour est joué. Castaneda me raconte. Je me raconte.

Je peux lire le texte littéralement, je constate une évidence. Une évidence inerte, un constat! Rien ne me choque, rien ne me trouble. La fascination de me voir ainsi étalé sur tant de pages! — S'y ajoute un plaisir teinté d'envie devant cette narration originale que j'aimerais signer moi-même. — La fascination est l'envers de l'enthousiasme, elle est muette. Je ne sais pourquoi je pense, en écrivant ces mots, à Nietzsche. Je le vois assis dans le jardin à Weimar, pendant ses années de folie, contemplant béatement un réseau infini de relations interdépendantes, hébété, dans l'impossibilité d'énoncer un mot qui ne soit mensonger, excédé par le trop-plein de la vision, perdu dans son impotence, conscient qu'aucune expérience n'est transmissible, se «mourant de ne pas mourir». Sans doute, la fascination à son comble. Je n'en suis pas là. Tout bonnement, je suis estomaqué. J'étais loin de penser que l'on puisse relater un tel périple, mon périple, si complexe, si paradoxal, si imprévisible, de façon aussi élaborée, précise et immédiate. D'autres

livres sont écrits sur le même thème. Ils sont moins fascinants, parce qu'ils placent le lecteur d'emblée et au départ dans le monde des «réalités secondes». Le mérite de Castaneda est de ne pas scinder l'univers, de nous faire voir la présence de cette réalité en ce monde-ci, la connivence entre les forces dites «occultes» et la vie quotidienne. La trame, à cet égard, est parfaite et convient à ce siècle qui fait descendre dans la rue tous les mystères et annonce la fin de l'ésotérisme. Vous avez compris, je n'ai rien à dire vraiment au sujet de Castaneda, que de lui rendre témoignage.

Aussi je comprends mal les réticences manifestées à l'endroit de son œuvre. J'ai tendance, non pas à examiner l'œuvre en regard de la critique, mais de détourner celle-ci vers le critique. Je n'ai aucune compétence en ethnologie, cela va sans dire, et à cet égard je me tais. L'argument ethnologique, à mes yeux, a peu de valeur. Bien sûr, c'est en ethnologue que Castaneda présente son premier livre, mais déjà on oublie son intention première pour couler avec lui — malgré lui, peut-être — hors de l'observation scientifique dans l'expérience vécue. De sorte que les dernières pages du livre, où il tente une schématisation de ses découvertes, ne convainquent personne. Cette rationalisation masque simplement une étape à franchir dans le processus de sa propre libération. Subséquemment, il nous dira quel mal il ressent à se dépouiller de ses a-priori universitaires malencontreux («Les sages fréquentent peu les universités», dicit Raymond Abellio), et avouera dans la préface à son dernier livre, *Le Don de l'Aigle*, ce que nous savions dès le premier: «Le système de croyances que je désirais étudier m'a englouti». C'est une confession ordinaire. Elle est quotidienne. Un peu d'humilité

intellectuelle, et nous pouvons vérifier chaque jour sur nous-mêmes la naïveté de son assertion. Qui ne sait que l'intention n'est que l'amorce d'une situation, que celle-ci se moque finalement de celle-là? Heureusement. Car la vie serait joliment étriquée. Aussi apprend-on rapidement, comme l'apprend Castaneda, qu'il faut abandonner les «fruits de l'action», dont le plus recherché est la satisfaction de son intention, non pas pour sauvegarder la plénitude de l'action (elle est indépendante d'une volonté personnelle), mais pour bénéficier d'une conscience accrue de l'action réelle, d'une vision plus intégrante non pas de son vouloir, mais d'une volonté à laquelle nous sommes assujettis. («La volonté, c'est de faire en sorte que les choses se fassent», dit encore Abellio. C'est en un tour de main résumer tous les discours sur l'impeccabilité du guerrier.) Le pouvoir est à ce prix, il est fonction de vision. Castaneda entrait dans son destin en ethnologue, il ne savait encore — ou simplement n'osait avouer — que le destin se rit des qualificatifs dont nous nous affublons, qu'il nous entraîne sur les grands boulevards par les voies de service que nous empruntons. La vie s'arrêterait d'un seul coup si nous pensions la réduire à nos intentions, si nous n'avions pas le courage de l'embrasser au-delà des moyens de connaissance que nous lui infligeons. La vie s'éteindrait dans quelque couloir abstrait, ou se figerait dans une inertie mortelle.

Je veux dire qu'on ne peut lire une telle œuvre avec le seul regard de l'ethnologue. C'est en fausser la lecture. Il faut la lire, dès les premières pages, comme le récit d'une aventure, aussi fantastique soit-elle, — et y intégrer les intentions de l'auteur comme facteur du récit, et non pas comme l'axe formel qui le

détermine. Que Castaneda prétende à l'ethnologie, cela, par contre, me plaît. J'y retrouve le malentendu nécessaire que j'ai moi-même subi au moment où, pour la première fois, j'abordais un destin similaire, le même univers. Il m'apparaît donc évident que l'ethnologue, enfermé dans l'espoir de découvrir dans l'œuvre de Castaneda ce qu'il a au préalable décidé d'y découvrir, ne fait qu'une lecture frustrante de ses attentes. Castaneda lui-même, son œuvre concrète, n'en est pas touchée.

J'ai plus d'indulgence par contre envers les sceptiques qui mettent en doute la véracité du récit, et devant la maîtrise narrative de Castaneda, s'inclinent suffisamment pour lui accorder un talent hors de l'ordinaire comme romancier. C'est une œuvre maîtresse, disent-ils, mais elle est fictive. Cette concession met encore sous réserve les allégations de Castaneda, mais pour le lecteur, elle est moins contraignante. Celui-ci peut, par voie détournée, y participer. Son esprit n'est plus prisonnier d'un parti pris, il peut se détendre et s'engloutir à son tour dans ce qu'il appelle l'imaginaire. L'imaginaire aussi est une voie d'évitement, et longe les autoroutes. Je comprends qu'un tel lecteur réserve son adhésion. Il lui faut un compromis. Soit qu'il n'ait jamais eu lui-même accès aux phénomènes décrits par Castaneda, et alors tout ce monde «second» lui paraît si étrange, si lointain, qu'il ne peut y pénétrer sans détours, sans déguisement. Soit qu'il ait entrevu ce monde, et que par quelque mécanisme psychologique de survie, il ait nié la réalité pressentie. Car, admise, elle exigerait un bouleversement de toutes ses valeurs, une révolution telle que Castaneda lui-même écrit: «J'ai dû faire un sacrifice quotidien extraordinaire: une vie en tant qu'homme

en ce monde.» (Face à ce lecteur réticent je pense à l'échange classique: «Vous croyez, vous, aux gens qui prétendent voir des auras? Je trouve que c'est de la foutaise». — «La vôtre, Monsieur, est rouge et jaune.» — «Ah, vous les voyez! Mais alors, dites-moi, cela signifie quoi au juste, ces couleurs?») L'œuvre est accessible à ce lecteur, même s'il pousse la porte du bout du pied, et n'ose encore empoigner la serrure. Il est participant, même révolté, de l'œuvre.

Encore plus sympathique, je crois, celui qui transpose les expériences en données symboliques. Celui-là entre déjà, comme on dit, «dans la voie». C'en est la première étape. Il faut bien, pour ne pas perdre pied devant l'inconnu, tâcher de le réduire à un schéma reconnaissable. On plonge avec les moyens du bord. L'interprétation symbolique est l'ultime bouée de sauvetage avant l'engloutissement final. Il faut mettre un bon moment pour accepter de rompre avec les habitudes perceptuelles, en reconnaître les limites, et risquer d'en perdre l'acquis au profit d'une connaissance qui exclut la clarté, et la quiétude, sous toutes ses formes. Le symbole permet le passage. Un passage hasardeux, car le symbole exerce une emprise terrible, tant par son envergure que par son lien direct aux archétypes qui fondent le psychisme. Le jour vient où, reconnaissant que tout est image, même cette table sur laquelle j'écris, le symbole cède son autorité devant la réalité de toutes les images. Et Castaneda devient lisible sans transposition, directement. Un passage cruel et dangereux, car dans la conviction que l'univers est une projection d'images gît l'épreuve suprême, celle qui nie le chercheur, l'aventurier. Il devra se supprimer lui-même comme témoin, comme dernière image, s'il veut accéder à la

connaissance de la réalité.

*Le Don de l'Aigle* affronte ce problème. Car l'œuvre — j'allais écrire l'Ouvre — n'est pas terminée. Elle ne le sera jamais d'ailleurs. Il n'y a pas de repos final, d'éden où l'on puisse jouir du «fruit de son action». Sinon dans quelque nirvana impersonnel où l'intemporalité se nomme dissolution. Castaneda, jusqu'ici, a franchi les étapes les plus compliquées du cheminement. Consterné, il a tenté de mesurer un nouveau mode de perception aux normes intellectuelles reconnues. Les sens ont dû céder devant la réalité de plus en plus envahissante de cet «autre monde». L'«égo mental» s'est incliné devant une nouvelle évidence. Puis il a appris à se diriger, dans ce monde, sans l'appui d'une certitude intellectuelle, avec son corps (un corps élargi, il va de soi). Ayant acquis pouvoir dans le monde «second», il doit maîtriser ce pouvoir, se dominer par une objectivation définitive, se libérer de toutes les formes dans une anarchie finale. La mort, en somme! Dernier pouvoir! Pouvoir sur tous les pouvoirs! D'où fusent le rire de don Juan et le jeu impudique de don Genaro.

L'art du sorcier — c'est une lapalissade — ne concerne que le pouvoir, la manipulation des forces occultes. Toute autre question est subsidiaire. Depuis la disparition de don Juan, Castaneda se retrouve seul. Sera-t-il poussé à examiner plus assidument une foule de problèmes qui sont à peine esquissés dans son œuvre: les rapports entre les temps causal, téléologique et simultané, la persistance d'une conscience individuelle dans la conscience personnelle dissoute, la subjectivité dans un univers d'interdépendance absolue, la transfiguration ou la mutation cellulaire du corps, la réalité, la genèse, la sagesse, l'amour,

etc.? Suspense! J'attends! Mais je lui sais gré de confiner son récit à l'expérience quotidienne et ne pas le brouiller par des ingérences dites intellectuelles — au sens vulgaire du terme.

Je lui sais gré aussi de lutter contre les croyances qui l'engloutissent. Assurant ainsi la pleine conscience de la démarche. Evitant de sombrer dans une participation mystique régressive (cf. Jung). Il veut voir son propre regard. En cela, il est très moderne. Par le succès de ses livres, je me demande si le temps ne fait qu'applaudir la fin d'une époque. Le dernier livre du genre? Peut-être. Car la science prend vite la relève: je songe à la physique quantique, à la lecture holographique de l'univers, aux études sur le temps de Costa de Beauregard... Cela est un autre chapitre.

«En effet!» dit don Juan. «Puis on en a marre de ces insectes qui se dandinent sans rime ni raison sur ta feuille. Je crains qu'ils n'aient envahi ton cerveau. Descends dans la rue, ne perds pas ton temps. Les bourgeons sont plus intelligents que toi.»

Don Juan saisit une liasse de feuilles sur ma table, la jette au loin. Elle se transforme sous mes yeux en buisson. Don Genaro s'y précipite. J'ai peut-être le temps de raconter une brève anecdote avant que la terre ne tremble. Don Juan me pardonnera, j'en suis sûr, cette dernière incartade, cette entorse à l'impeccabilité. Au fond, je m'en moque. On n'a même pas le choix de son impeccabilité! On est toujours impeccable.

A mon retour au Québec, dans les années cinquante, j'adressai une longue lettre à Sivananda, une lettre où les doléances frisaient la critique malveillante à son endroit. Je trouvais difficile d'ajuster mon comportement aux enseignements reçus. Je le lui

reprochais. J'étais désespéré. Par retour du courrier je reçus un livre dont il me suffit de parcourir le titre: *La Constipation*.